

DE « PASTEUR CARTONNE » COMME ÉCRIT EN CIRCUIT COURT

Françoise KALTEMBACH

Le texte qui suit est deux éléments de notre réflexion sur l'écriture et la lecture et plus précisément sur la production d'écrits en circuits courts" au sein d'une communauté ou d'un groupe dont les membres sont auteurs et lecteurs de textes qui sont autant de points de vue sur les expériences et les préoccupations qu'ils partagent. Ainsi, sans doute, se découvrent le rôle et la nature de l'écrit et, par voie de conséquence, la nécessité et la fonction de la lecture. Ainsi se créent des raisons de se doter des techniques de l'écriture et de la lecture.

Françoise KALTEMBACH, professeur à l'École Normale de Cergy, présente et analyse le journal de l'École Pasteur de Saint-Ouen l'Aumône.

"Pasteur cartonne" est un journal d'opinion produit par une école. Ce n'est pas un journal d'enfants (d'ailleurs des adultes y écrivent), ni même ce qu'on a l'habitude d'appeler un journal d'école ; ce n'est évidemment pas un grand quotidien, ni un journal local, **c'est le support destiné à favoriser une pratique théorique, celle de la lecture.**

Ce journal s'inscrit dans la perspective propre à l'AFL des stages-lecture, qui s'adressent indifféremment à des publics scolaires et non scolaires. La lecture y est inscrite dans l'ordre d'un apprentissage (d'ailleurs infini, au sens où il se poursuit même chez les lecteurs les plus performants) comme **pratique sociale.**

Ceci définit une politique sociale de la lecture distincte des problématiques spécifiquement scolaires, où les élèves des écoles ou bien des centres d'alphabétisation sont invités à supporter un enseignement méthodologique technique, propédeutique à toute activité de lecture véritable.

Affirmons d'emblée deux thèses, comme préalable à notre analyse :

1 • Il n'y a entre les enfants et les adultes qu'une différence de degré et non de nature. D'ailleurs, nous faisons le constat que les pratiques d'alphabétisation pour adultes sont trop souvent calquées sur les pratiques scolaires pour enfants, au sens où elles se basent sur des stratégies d'enseignement technicistes fondées sur des démarches ascendantes fonctionnant sur le principe de la correspondance grapho-phonologique. Pour nous, les enfants comme les adultes sont toujours nécessairement pris dans les actions et des situations susceptibles de produire des points de vue sur le monde. Si cela n'advient pas à l'école, c'est que celle-ci les en empêche, de même que la hiérarchie sociale infantilise les dominés, c'est-à-dire les coupe de toute action, de toute capacité de pouvoir sur leur propre vie et sur le monde environnant. (cf. le remarquable travail de Monique HUOT-MARCHAND avec des détenus de la Maison d'Arrêt de Pontoise, dans lequel il apparaît que des détenus peuvent apprendre à lire en situation sur le projet d'en connaître plus concernant leur droit au vote. AFL. Bulletin n°2, novembre 89.)

Cette thèse a partie liée avec le suivant :

2 • L'échec scolaire est un faux problème, le vrai problème réside dans la ségrégation sociale que l'école perpétue. Le rapport MIGEON a bien fait ressortir combien l'immobilisme de l'école, malgré les avancées théoriques des pédagogies nouvelles, reproduit l'inégalité sociale sanctionnée

sous forme d'échec scolaire (redoublement et filières courtes), individualisé, culpabilisé et culpabilisant pour les élèves comme pour beaucoup de maîtres. Il n'a pas moins mis en valeur l'importance de la lecture dans ce processus de ségrégation. Nous ne reprendrons pas ici les éternels faux débats sur l'égalitarisme à l'école : «*Il faut de tout pour faire un monde*», «*chacun est "doué" quelque part*», et «*il n'y a pas de sot métier*». Il faut bien en effet que l'école évalue et sélectionne, mais la ségrégation qu'elle pratique, plus ou moins à son insu ou dans la dénégation, est bien autre chose. La lecture y joue un rôle primordial parce qu'elle est, dans notre mode présent de civilisation, la clé de l'entrée dans la culture et de la production culturelle, et que l'école de son côté technicise les relations avec l'écrit en confinant son action dans un rapport instrumentalisé à celui-ci, sans jamais élucider en son propre sein ce qui constitue les finalités de ce rapport, lesquelles restent mystérieuses pour une bonne moitié de son public. Un mauvais lecteur n'est donc pas celui à qui il manque les techniques - soit pour décoder de l'écrit en oral, soit pour photographier rapidement des mots-repères - mais celui à qui il manque le sens dans lequel s'inscrit le rapport aux écrits, c'est-à-dire le moyen d'agir avec ou contre eux, toujours polémiquement en tout cas.

La même opposition se rencontre à propos d'autres supports de lecture, par exemple la lecture de la musique écrite, où le "déchiffrage" permet seulement la traduction aveugle d'une accumulation de signes, par différence avec la lecture comme anticipation de la "phrase", de la place de celle-ci dans la modulation harmonique, etc.

La construction de sens est l'un des principes de développement des écrits en circuit-court.

En effet, **qu'est-ce qu'un écrit ?** Si l'on sait depuis l'aube grecque de notre pensée occidentale - la fameuse critique platonicienne de l'écriture dans le **Phèdre** (274-276) où l'écrit est stigmatisé comme réplique illusoire de la pensée vive, roulant de tous côtés au risque des interprétations/violences/viols, sans le secours de son père - que l'écrit n'est assimilable ni au réel senti immédiat, ni au réel de la pensée en acte, on voit qu'il est aujourd'hui bien plus que la simple conservation/consignation de données objectives qu'il s'agirait de saisir dans leur neutralité. Les analyses successives de PASSERON, à travers le concept de "pacte de lecture", de Jacques DERRIDA à travers celui "d'impensé", du texte comme réseau (**L'Écriture et la différence**, Seuil, 1967 ; **De la Grammatologie**, Minuit, 1969) de Umberto ECO définissant le texte comme un "tissu de non-dit" (**Lector in Fabula**, Grasset, 1985), font apparaître qu'un texte, dans sa vraie nature, représente une modalité spécifique de rapport au monde et aux autres. Pour le lecteur comme pour l'écrivain, un texte est toujours inscrit dans l'espace d'interprétation, au sens où il est toujours inscrit dans un jeu polémique. Ainsi proposons-nous de définir l'écrit comme un **outil théorique pour des pratiques conscientes**.

Jean FOUCAMBERT a résumé ainsi les quatre fonctions dans lesquelles un écrit se trouve investi (A.L. n°29, mars 90, p.32), et qui permettent d'en clarifier la fonction sociale, au-delà de l'éternel mythe communicationnel : «*L'origine de l'écrit présenté, la réalité qu'il transpose, le regard qu'il propose et le lecteur qu'il prévoit joue un rôle déterminant dans la compréhension, par le débutant, de la fonction spécifique de l'écrit en général.*»

Comprendre la fonction spécifique de l'écrit, c'est pour le lecteur entrer dans le jeu de l'écriture, s'insérer dans l'espace où s'agit ce dont il s'agit et ceux qui l'agissent.

1 • On n'écrit jamais en effet pour ne rien dire. Pour qu'un auteur, comme on dit, prenne la plume, il faut qu'il ait quelque chose à dire, il faut que préexiste à l'action d'écrire une expérience vécue qui l'y pousse du romancier au président de séance rédigeant un compte-rendu, il y a toujours une expérience préalable, un donné vécu qui crée la nécessité de l'écriture. Pour rédiger, il faut avoir les moyens de donner à ce qu'on vit un sens extraordinaire ; non que le caractère extraordinaire réside

dans le vécu lui-même, mais il appartient bien à l'action propre de l'écriture. Cependant déjà, le choix de ce vécu détermine à lui seul un niveau d'exclusion. Je ne reviendrai sur la question tabou, autrefois évoquée à l'AFL «*Pourquoi les O.S. ne lisent pas PROUST ?*», que pour remarquer que, si elle a choqué et choque encore, c'est parce qu'il y a parmi les gens cultivés une proportion d'entre eux qui ne lit pas PROUST et qui en ressent de la culpabilité. En tout cas il y a, dans l'expérience vécue présentée par la **Recherche** des éléments d'exclusion : le milieu grand bourgeois et aristocratique du début du XX^{ème} siècle en France, les rapports méprisants de l'auteur avec sa domesticité, etc. Pour que le pacte soit tenable, il faut qu'il y ait entre l'auteur et le lecteur une expérience partageable. C'est une des raisons pour lesquelles on a pu avoir la tentation de définir une littérature ou plus généralement une culture populaire : serait populaire une littérature dont les "contenus" seraient reconnaissables par le peuple.

2 • Cependant il ne suffit pas de vivre une réalité pour en devenir le penseur-écrivain. Ce que LÉNINE a bien montré sur le fait politique et théorique à travers la distinction entre situation et conscience de classe, lui qui voulait que la moindre cuisinière devienne philosophe. Car l'écriture se distingue de l'action concrète, impliquée dans une situation d'urgence, au sens où elle est porteuse d'une théorie, où elle s'inscrit dans un nécessaire détour : non pas celui du rêve, porté par le faux dualisme théorie/pratique, qui alimente tous les discours sur la lecture-loisir, la lecture-distraction, la lecture-évasion ; mais bien le suspens provisoire, prémédité, dans lequel se fixe un point de vue, se met en place une grille d'analyse comme moyen de transformer une pratique. À titre d'exemple, à quoi sert-il en effet de se perdre dans les méandres prétendument laborieux de la jalousie proustienne au cours de **Un Amour de Swann**, sinon lorsque, étant soi-même plongé dans l'état de jalousie, on y trouve un remède, sous forme de compassion ou de stratégie ? Et qu'on ne réponde pas qu'il y sert de rencontrer une écriture car celle-ci n'est observable que dans son effort pour faire rendre gorge à une réalité qui se dérobe sans cesse, et pour construire un point de vue sur elle.

3 • C'est bien ce point de vue que le lecteur envisage lorsqu'il cesse de poser la question «*Qu'est-ce qui est écrit, ou décrit, dans ce texte ?*», question objective, de définition, dans laquelle est présupposée la valeur purement informative du texte, et aussi du même coup son autorité, et qu'il pose en deuxième lieu la question «*Qui parle dans - ou derrière - ce texte ?*», question suspicieuse, moins fidéiste. Entre ces deux questions se joue l'espace qui sépare la révérence passive à l'égard de l'écrit et l'interaction entre le lecteur et le texte. Se demander «*Qui parle ?*» chez PROUST, c'est envisager la concordance ou l'écart entre la condition de l'écrivain et celle du lecteur, c'est déjà nécessairement entrer en dialogue avec le texte pour le lire comme élément d'un traité de sociologie, d'histoire des mœurs, etc.

4 • Soupçonner les enjeux polémiques du texte, c'est déjà dialoguer avec lui dans un rapport d'égal à égal, où le lecteur s'implique dans une position virtuelle d'écrivain. C'est en ce sens que Umberto ECO exprime l'invitation, l'ouverture, inscrite en tout texte : «*Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner*» (**Lector In Fabula**, p.67).

Ce fonctionnement n'est pas de l'ordre de l'interprétation anarchique débridée, l'action du lecteur est seulement la réponse active aux prévisions du texte et la maîtrise des origines de sa production, afin de l'inscrire de bon droit dans une pratique. Saisir en quoi le style de PROUST inaugure l'aube du roman contemporain par le traitement spécifique qui y est fait du temps, c'est répondre à l'invitation du texte qui dit : «*Je ne raconte pas une histoire, je suis un flux de conscience*».

On voit bien en conséquence que l'opposition entre culture bourgeoise et culture populaire ne peut se maintenir comme telle, qu'elle porte sur les contenus de l'expérience invoquée comme source ou

sur les modalités de son exposition. Car la position active dans laquelle le lecteur se situe fait que ce n'est pas au texte - à l'objet culturel - qu'il appartient de se définir comme bourgeois, noble, savant, mais bien à l'action du lecteur du sujet culturel - de s'affirmer avec plus ou moins de force.

C'est le sujet culturel, en tant qu'il n'est pas assujéti, qui définit les modalités, savantes ou non, de la culture. C'est le lecteur qui définit les modalités, savantes ou non, de la lecture. La production des écrits en circuit court définit les conditions d'exercice d'une lecture savante, c'est-à-dire d'une lecture critique, curieuse, questionnante, polémique, où l'écrit fonctionne dans son rôle d'outil point de vue sur le monde.

1 • Les écrits en circuit court sont d'abord des **pratiques théoriques sur les vécus d'un groupe**. L'expérience à transcrire y est recherchée là où elle se présente avec le plus de facilité, c'est-à-dire avec le plus de proximité, là où elle est le plus motivante et aussi le plus aisément partagée, donc où l'échange est le plus nécessaire. (cf. le stage-vacances-lecture d'Arzay. A.L. n°28, déc.89, p.91). «*La Garzayte, le journal que rien n'arrête*» est l'expérience de lecture commune d'un groupe de jeunes adolescents en compagnie d'Yvonne CHENOUF où l'écrit sert de régulateur d'analyse institutionnelle. Il s'agit non pas de jeunes qu'on instruit sur la lecture, mais de vacances où la nécessité du détour par l'écrit comme théorisation des pratiques est vécue comme élément :

- de liaison du groupe
- de compréhension institutionnelle des rapports entre les rôles ("dames lecture", personnel des cuisines, infirmerie, service, moniteurs, animateurs...)
- d'organisation de la vie pratique du groupe (boums, fin de la colo...)
- de compréhension de l'évolution psychologique de soi, des autres
- de déblayage des problèmes d'adolescents (rapport aux parents, amour, jeunesse...)
- de compréhension du rôle de l'écriture.

Le contenu des écrits est le lieu même du partage collectif d'une expérience, en tant que chaque sujet est lié au groupe. La production d'écrit y est maîtrisée en tant que l'expérience qu'elle transcrit et fait évoluer est accessible et nécessaire à tous.

Cette première forme de circuit court s'alimente, dans le cas de "**La Garzayte**", plus encore dans le cas de "**Pasteur Cartonne**", dans le traitement large de sujets généraux: au sens où ce qui est convoqué sur ces sujets n'est pas un savoir d'information neutre, mais l'élaboration d'une théorie dans des circonstances polémiques, et à partir d'une expérience et d'un point de vue élaborés par chacun. Ce travail, au sens véritable du mot, c'est-à-dire de transformation d'une matière, est ce qui permet au groupe de penser **ce qui le détermine au sens idéologique** (voir doc.1)

Doc.1 (11.12.89)

UN JOURNAL D'OPINIONS ?

Hier matin, en français, nous avons classé du n°0 au n°5 de Pasteur Cartonne selon les critères suivants: articles de témoignage où l'on raconte ce qu'on vit ; articles d'information et articles d'opinion ou on défend une idée sur un thème. Ce travail nous a permis de constater que notre journal évolue depuis le n°4. Il devient un journal d'opinions alors que les précédents fonctionnaient comme des écrits de témoignage dans la majeure partie.

Nous devons donc progresser encore pour faire de Pasteur Cartonne un vrai journal d'opinions/réflexion.

ZEENETH

Sur environ 250 articles publiés dans "Pasteur Cartonnet" entre novembre 1989 et mars 1990 (2 stages lecture d'un mois chacun et l'inter-stages, le tout sur le temps scolaire),

- un quart d'entre eux porte sur la théorie de la lecture et les aspects institutionnels
- 20 sur la question de la famille (statut des enfants, divorce, mariage...). (doc. 2 et 3)

Doc.2 (27.11.89)

C'EST UN PROBLÈME LE REMARIAGE !

Il me touche personnellement. Mes parents ont divorcé et chacun m'a trouvé un beau-père et une belle-mère. Au début, c'était l'angoisse. Allaient-ils me martyriser ne pas m'aimer, me détester ?

Allait-il se passer ce que je craignais le plus, l'abandon ? Seul à la D.D.A.S.S. parce que mon beau-père ou ma belle-mère n'aurait pas voulu de moi ?

Et bien non ! Ca s'est très bien passé !

Mes beaux-parents sont aussi gentils que mes parents. Ensuite, je pense que je profite de cette situation d'une certaine façon. Alors quand un copain me dit que le remariage lui fait peur je dis: "un beau-père ou une belle-mère, ce n'est pas un gros méchant loup".

LAURENT

DIFFICILE À VIVRE !

Le remariage doit être difficile à vivre !

Bien sûr avec un beau-père ou une belle-mère gentille, cela va bien mais parfois ce n'est pas le cas. On peut tomber sur des beaux-parents qui ne nous plaisent pas, ou qui ne nous aiment pas. Là, on est coincé ! Si on réagit ; on va blesser le parent qu'on aime ; si on ne réagit pas, on est malheureux. Moi, j'aurais peur que ma mère, si elle se remariait ou mon père, choisisse le beau-père ou la belle-mère contre moi.

SIDONIO

Doc.3 (04.12.89)

DIFFÉRENCES DE CULTURE !

À propos de famille ! Dans certains pays étrangers comme le Mali en Afrique, le divorce n'existe pas. Les femmes se marient très jeunes, dès l'âge de 11 ans. Ma mère s'est mariée à 14 ans, aujourd'hui, âgée de 28 ans, elle est mère de 5 enfants. Pourtant mon père va bientôt épouser une seconde femme: il sera polygame.

Être polygame, c'est avoir plusieurs conjoints : il n'est pas nécessaire d'être divorcé ou veuf pour se remarier. Par exemple, mon oncle, qui vit toujours au Mali, habite avec ses 5 femmes.

Avoir plusieurs femmes est un droit dans ces pays.

Je pense qu'il est normal que mon père se remarie. Ainsi, je pourrai avoir de nouveaux frères et sœurs. Le soir, en rentrant de l'école, j'aurai deux mamans pour s'occuper de moi.

WASSAGUE

RÉACTION IMMÉDIATE !

Je trouve cette situation "anormale". À mon avis, avoir plusieurs mères dans le même appartement avec un seul père n'est pas acceptable, ni pour les mamans, ni pour les enfants.

Les mères peuvent ne pas s'entendre sur l'éducation des enfants, sur les travaux ménagers... et être jalouses les unes des autres.

Si une telle situation m'arrivait, j'aurais peur que toutes ces femmes se bagarrent entre elles et que leur mauvaise humeur retombe sur moi.

Et moi, je me demande pourquoi les femmes n'auraient pas elles aussi le droit d'avoir plusieurs maris...

SAMIA

- 18 sur la définition de la ville (représentations, les caravanes...) + le fantastique, l'aventure, l'analyse de collections... (doc. 4 et 5)

Doc.4

PARTIR...

Quand on est petit, on dit qu'on aimerait bien habiter dans une maison, dans mon groupe aussi ceux qui veulent vivre dans une cité sont rares. Moi, je vis à Saint-Ouen l'Aumône et je pense que mon enfance ; s'y terminera. Quand je serai grande, je ferai tout pour partir et habiter ailleurs, l'aimerais habiter à Meaux car c'est une ville qui me plaît. Si veux partir c'est parce que comme dit Radia dans le numéro 17, les gens ne respectent rien ici. Quand on fait de nouveaux jeux, de nouveaux panneaux d'affichage, des réparations dans les immeubles, tout est aussitôt saccagé. Pour vivre mieux ici, il faudrait plus d'animation dans le quartier, qu'on ne vienne pas à Chennevières que pour dormir mais aussi pour acheter, visiter des expositions, voir des spectacles, s'amuser et se détendre.

SAFIA

Doc.5

MELTING-POT

Vivre à Chennevières n'est pas toujours facile, d'ailleurs beaucoup d'entre nous peuvent en témoigner. Mais quand même, ici il y a un avantage qu'on ne retrouve que dans les grandes cités, et il nous apporte souvent beaucoup.

Quand on traverse un palier on peut sentir l'odeur du couscous à une porte, puis les frites à une autre, les accras indiens, la cuisine chinoise ou vietnamienne sans avoir à parcourir des milliers de kilomètres. Dans la rue, ou quand on fait les courses on voit les femmes en boubou, d'autres en djellaba, d'autres habillées à l'européenne. En fait à Chennevières, on rencontre toute sorte de gens comme si tout le monde s'était donné rendez-vous là.

Est-ce que dans un village on entendrait autant de sortes de musique qu'ici ?

Ici c'est comme si chacun avait recréer dans son appartement le monde qu'il a connu avant.

GROUPE PASCAL

- 10 sur le racisme (voir doc. 6 et 7)

Doc.6 (13.11.89)

LE RACISME C'EST INTERDIT.

"Racisme, raciste", des mots qu'on ne devrait pas avoir à la bouche. Pourquoi le racisme existe-t-il ? Ce n'est pas parce qu'on n'a pas la même couleur de peau que l'un doit insulter l'autre. Ce problème concerne les parents et les enfants, maintenant il faudrait arrêter cela.

Il faudrait faire des débats, il faudrait expliquer aux gens que, ce qui est important c'est ce que sont les hommes, ce qu'ils font et non pas leurs vêtements ou la couleur de leur peau.

FOUNE

Doc.7

LES BLANCS SONT-ILS RACISTES ?

Moi, je n'insulte pas une personne parce qu'elle est française. J'ai des amis français et devant eux j'aurais honte de moi. Moi, je peux dire clairement que je ne suis pas raciste car je n'insulte pas les gens. Lorsque je suis arrivée à l'école quelqu'un m'a traitée de négresse... Je sais que j'en suis une.

En France il y a plus de français que d'étrangers, moi j'aimerais que français et étrangers soient tous réunis.

Les étrangers peuvent connaître des choses que les français ne savent pas et vice-versa. Quand je serai grande je ferai ma loi : un français mène sa vie, moi aussi j'en mène une.

FOUNE

- 10 sur le vol, la drogue, le tabac. (doc. 8 et 9)

Doc.8 (O5.O3.90)

INFORMATION DROGUE

Ce matin, en allant à l'école, j'ai vu un homme qui a pris six ou sept aspirines et aussi un autre médicament pour se droguer. Mais pourquoi les jeunes se droguent-ils ?

Les pères alcooliques ou drogués battent leurs femmes et leurs enfants.

Les jeunes, arrêtez de prendre de la drogue, ça vous détruit !

La vie d'un drogué n'est plus une vie mais un cauchemar.

ANTHONY

Doc.9

Je ne vois pas pourquoi les gens prennent de la drogue. C'est un poison et en plus cela coûte cher.

Marielle a acheté un journal, nous avons trouvé des tas d'articles sur la drogue. Nous allons peut-être réaliser une exposition qui aura pour but d'informer le public sur :

- les raisons que l'on peut avoir de se droguer
- le trafic de la drogue
- les différentes sortes de drogue.

MAGAU

C'est en ceci que "**Pasteur Cartonne**" peut se définir comme un "journal d'opinion". Si on y regarde de plus près cependant, on peut constater que les articles sur la Famille et sur la Ville constituent dans leur ensemble le lieu d'un véritable échange, la construction polémique d'une théorie, dans la recherche de l'articulation des points de vue et du fondement des thèses avancées. Au contraire, les articles sur le Racisme, la Drogue... restent englués dans des positions statistiques, comme si l'approche qu'avaient les auteurs sur de tels sujets demeurait elle-même abstraite, justifiant l'idéalisme des réponses. Ces derniers articles sont susceptibles d'un nouveau traitement réflexif, voire de recevoir une contradiction qui relance le débat.

Dans l'ensemble la classe-lecture s'intègre dans une école, elle-même intégrée dans un quartier, au point qu'elle devrait se dissoudre dans sa propre activité, puisqu'elle parle à tous, et avec tous, qu'elle est l'affaire de tous. Partant d'un vécu commun, les élèves font bouger un quartier, trouvant leurs interlocuteurs dans d'autres instances que l'école : la lecture s'élabore jusqu'à susciter de nouveaux écrivains hors du groupe.

2 • Ne nous y trompons pas, ce qui est visé ici n'est pas la production d'un beau récit sur un groupe d'enfants, ni une somme de naïveté, de "mots d'enfants", ni un journal en petit où apparaîtrait le monde "vu par des enfants". Ne confondons pas avec la pratique du journal scolaire "vendu" ou soumis à la charité des parents (*«merci de votre indulgence»*, *«la coopérative a besoin d'argent»*) ; ici l'exigence de qualité est intégrale, ne serait-ce que sur le plan de la présentation, c'est-à-dire de la lisibilité. L'écriture en circuit court permet d'approfondir des prises de conscience et des transformations des pratiques, non de montrer l'école ou la colo aux parents. On n'y trouve ni horoscope, ni mots croisés, ni le rituel jeu des erreurs, répliques en petit des mauvais journaux. L'approche des menus par exemple ne s'y fait pas sous l'angle purement informatif, mais sous celui d'un questionnement sur la diététique. D'une manière générale, la question n'est pas *«Quels textes allons-nous produire ?»* ni même *«Pour qui ?»*, selon le schéma usé de la communication, mais *«Comment vivre mieux, plus consciemment, ce qui nous advient ici et maintenant ?»*. **C'est une entreprise de lecture**, comme rencontre d'écrits points de vue, mettant en interaction lecteur et écrivain, au sens où les deux fonctions interfèrent, ou la lecture est génératrice, virtuellement au moins, de la possibilité d'écrire.

3• **Prendre le texte dans une pratique active** (et non dans une distance contemplative révérencieuse) implique un travail souvent perçu de façon problématique, celui de la réécriture. Sans reprendre littéralement ici la brillante mise au point de Jean FOUCAMBERT ("**Faut-il corriger ce texte ?**" A.L. n°24, déc.88, p.72) marquons clairement quatre points essentiels:

- La réécriture s'impose d'abord comme correction des fautes d'orthographe et de syntaxe, comme exigence minimale de communicabilité.
- Ensuite s'impose l'exigence de production de texte comme tels, dans leur consistance : **sortir de l'écrit comme cri**, pour produire un véritable écrit. Passer du *«Qu'est-ce que tu cries ?»* au *«Qu'est-ce que tu vas écrire ?»*. Passer de l'expérience immédiate, statique, à une position dynamique et analytique.
- Enfin la nécessité d'un **comité de rédaction** qui sélectionne les articles, et qui est présent dans tout véritable journal, justifie la cohérence interne et le sérieux du propos.
- La réécriture proprement dite, cependant, dépasse ces aspects techniques nécessaires : elle advient dans le déroulement temporel d'une production collective donnant lieu à des textes, dans la construction théorique par différenciation, par opposition. La réappropriation d'un thème dans les diverses réponses textuelles n'est en rien le vol de la propriété de l'autre, sauf aux yeux de ceux qui

pensent qu'il y a des gens qui ont le droit ou la fonction de penser et d'autres non. C'est une variation, au sens musical du terme, qui fait ressortir qu'apprendre à penser, c'est comme apprendre à forger, c'est apprendre un style ; et que la plus haute subjectivité ne s'acquiert que dans la plus haute collectivité.

Françoise KALTEMBACH